

RENÉ TRINTZIUS

Pilons  
DEUTSCHLAND

6<sup>e</sup> édition

*nrf*

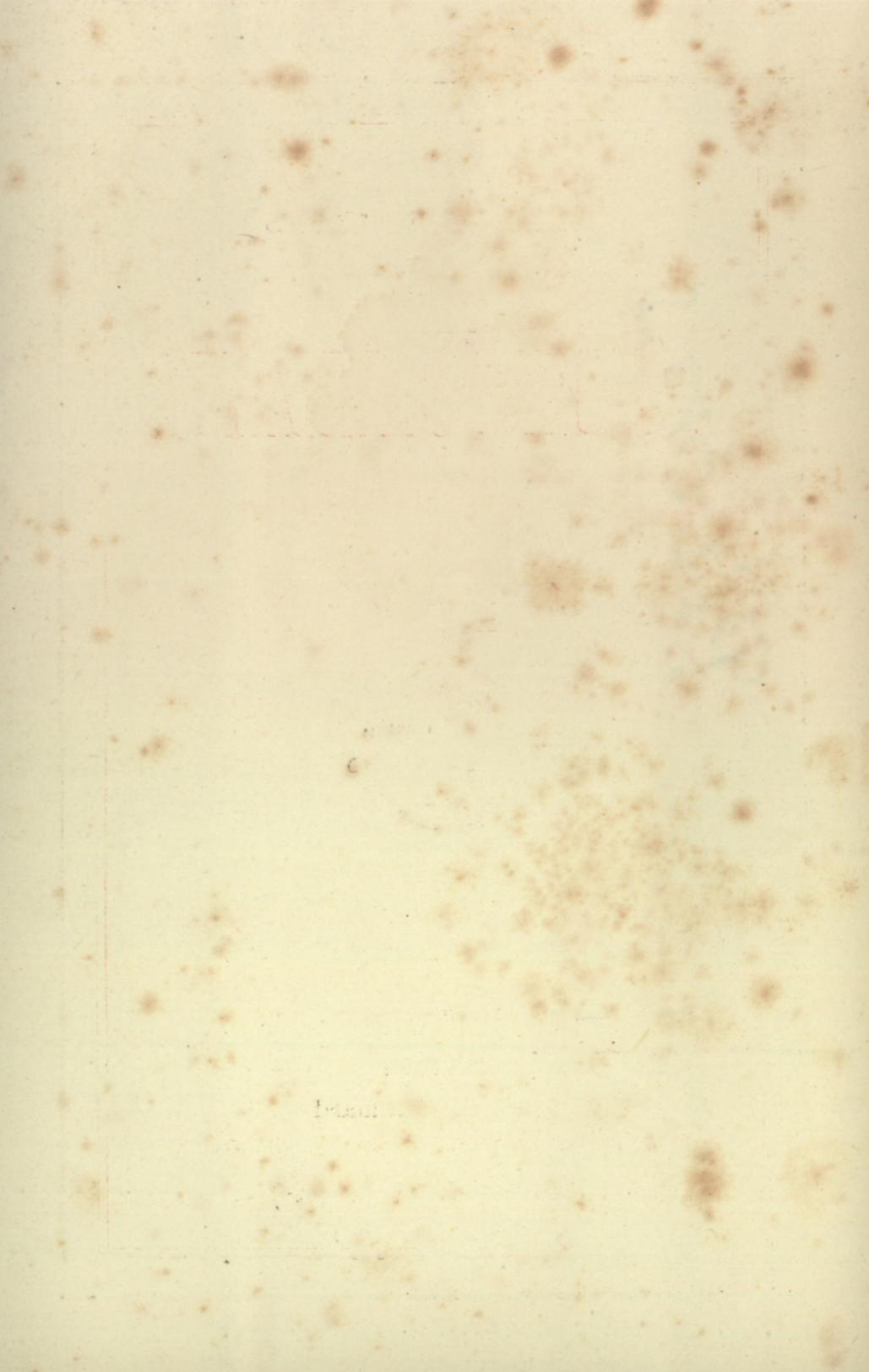
23

PARIS

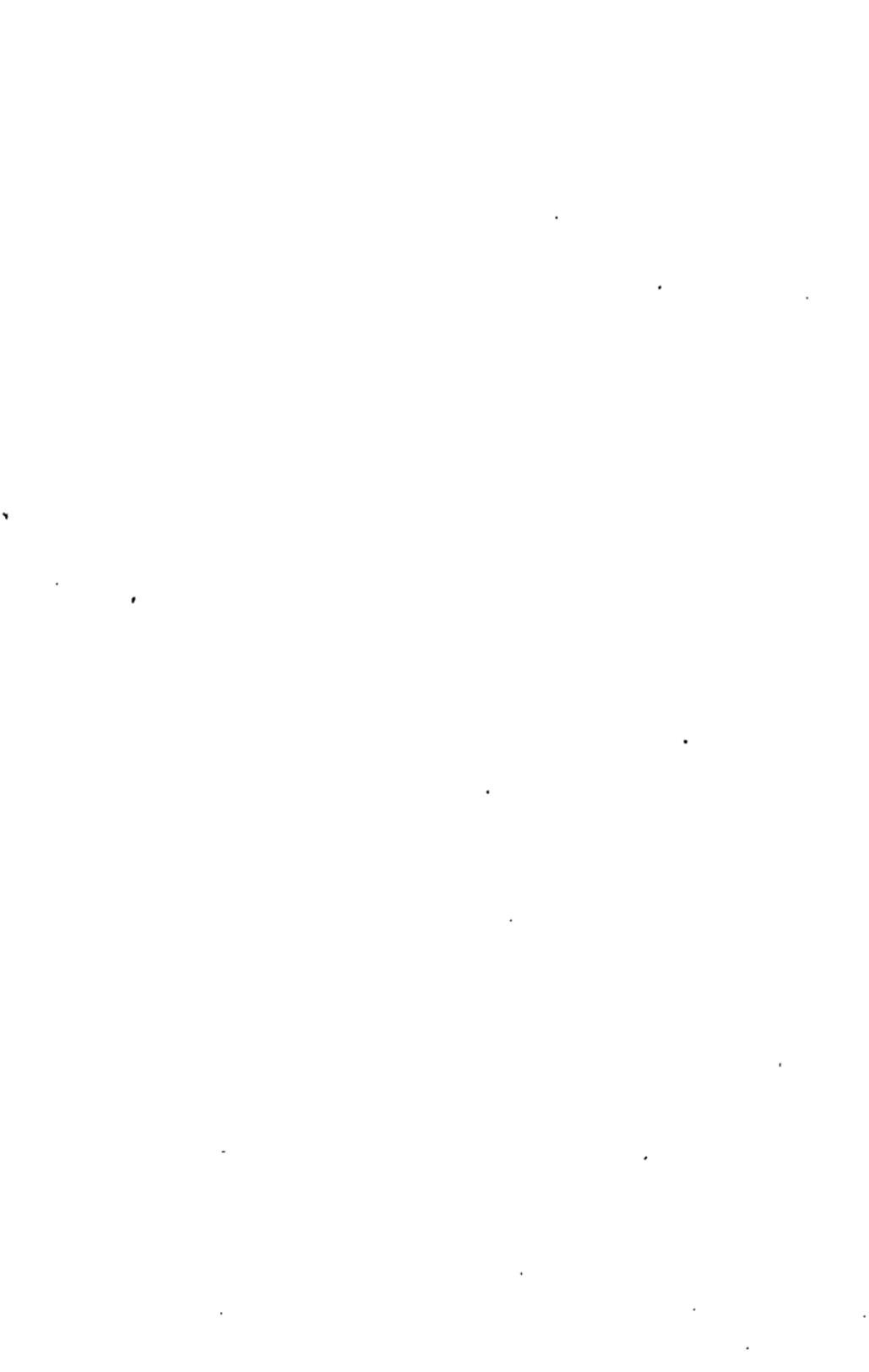
Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3. rue de Grenelle (VI<sup>e</sup>)







# DEUTSCHLAND

*Ce livre est dédié  
à mes amis d'Allemagne.*

R. T.

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LE SOLEIL DU PÈRE, roman (N.R.F., 1927).

LA ROSE DES VENTS, roman (N.R.F., 1928).

*En collaboration avec Amédée Valentin :*

PHILIPPE LE ZÉLÉ, drame en trois actes (N.R.F., 1928).

POUDRE D'OR, conte en trois actes (N.R.F., 1928).

*A paraître aux Editions de la N.R.F. :*

LÉONARD ET JOCASTE, drame en trois actes.

JE RECTIFIE LES VISAGES, spectacle créé à l'Œuvre en  
1925.

RENÉ TRINTZIUS

# DEUTSCHLAND

*Sixième édition*

*nrf*

**PARIS**

**Librairie Gallimard**

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (VI<sup>e</sup>)

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage a été tirée à SEPT CENT CINQUANTE-SIX exemplaires et comprend : cent neuf exemplaires réimposés dans le format in-quarto tellière, sur papier vergé Lafuma-Navarre au filigrane nrf, dont neuf hors commerce marqués de A à I, et cent destinés aux Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, numérotés de 1 à C, six cent quarante-sept exemplaires in-octavo couronne sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre dont dix-sept exemplaires hors commerce marqués de a à q, six cents destinés aux Amis de l'Édition Originale, numérotés de 1 à 600 et trente exemplaires d'auteur, hors commerce, numérotés de 601 à 630.

---

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1929.

## PROLOGUE EN WAGON

### I

... J'ai vingt-quatre ans. Mon affreux passeport chocolat l'affirme. Sur un papier aussi laid qu'un bureau de poste de mon pays, il affirme aussi que j'appartiens à la République Française. Mais page 9 tout change : Mon nom transcrit par le Consulat allemand en lettres nobles voisine avec l'aigle devenu le *Plattegeier* (1) depuis qu'il a perdu des plumes et son épée.

Mon genou a par mégarde touché le déclic invisible et une petite tablette s'est levée soudain pour me permettre d'écrire ces lignes : les wagons du Reich ont pensé aux écrivains.

C'est et ce n'est déjà plus la banlieue Est de Paris. Comment voulez-vous que ce soit la banlieue de Paris puisque le couloir du wagon expose dans une petite armoire de verre une hache et une scie ? A un Français comme moi, il faut cinq bonnes minutes pour ne plus croire

(1) *Plattegeier*, « vautour aplati », surnom donné à l'Aigle républicain.

que ces outils sont à l'usage des *verbrecher*, découpeurs de cadavres. Je comprends enfin qu'on a prévu les accidents de chemins de fer aussi bien que les écrivains : mauvais présage.

Mes découvertes sont peut-être ridicules mais pas plus que la façon dont mon père m'a expliqué, une fois pour toutes, la question allemande : « Ces gens-là sont lourds, cependant ils ont le génie de l'organisation. » J'ai beau sourire de ce jugement tiré à l'usage des Français à quarante millions d'exemplaires, je ne cesse pas de l'accepter.

Parlons sérieusement. Je vais en Allemagne faire un stage dans un hôtel pour apprendre mon métier et surtout l'allemand, car j'entends exercer le même métier que mon père : l'hôtellerie. Il faut absolument que je m'accroche à cette profession de mon père. Quand je regarde la vie dans un endroit solitaire où la bousculade ne me cache pas son effroi, cette idée peut seule calmer l'angoisse qui gagne mon ventre : l'hôtellerie.

Les ancêtres de mon père sont tous morts de congestion à cinquante ans, en traversant leur salle à manger ou en délaçant leurs chaussures. C'est ainsi que je veux mourir. Un petit jeune homme de vingt quatre ans né dans cette vieille ville d'Aigles que les prospectus appellent *la ville musée*, doit naturellement parler de la mort... Souriez... Souriez...

... Voici Meaux derrière les arbres charmants. Un instant, la France se défend et des ombres d'arbres repoussent l'atmosphère du wagon... Oui c'est comme ça que je veux mourir à cinquante ans, avec un gros ventre, après avoir

répandu autour de moi les nourritures empoisonnées de délices et les vins pernecieux.

J'ai du chemin à parcourir pour en arriver là. Comment ma silhouette de kangourou au ventre flasque pourra-t-elle devenir aussi florissante que celle de mon père? Il est vrai que j'ai déjà bien changé... Ne suis-je pas depuis un an devenu gourmand? Dès mon enfance, j'ai souffert d'un mal chronique : dégoût insurmontable que la grande cuisine basse envoyait jusqu'aux fenêtres de ma chambre par trois soupiriaux. L'haleine de ces trois soupiriaux me poursuit jusqu'ici... leur odeur de vieilles carottes rancies dans un bœuf-mode qui n'en peut plus, résiste, même ici, au vent âpre que la portière m'envoie.

... Or, depuis un an environ, depuis la convalescence d'une grippe, ce dégoût ne s'étend plus à ce que je mange; c'est un tourment de moins... mais j'en ai d'autres encore et à cause d'eux j'écris ce journal comme font les enfants de douze ans.

Aussi quand mon père m'a appris qu'un confrère de Dortheld qu'il avait connu avant la guerre, lui proposait pour moi un stage par voie d'échange, j'ai bondi de joie. Car il faut que je le dise, que je le crie : la joie me visite souvent; il arrive que ce soit plusieurs fois par jour. Elle entre par la fenêtre, vient droit dans mes yeux, comme les rayons du phare d'Ailly que je guettais toute la nuit chez tante Henriette à une époque où pourtant je ne comprenais pas la mer.

J'étais fort excusable de ne pas comprendre la mer chez tante Henriette. Le phare dans la nuit était le seul signe qui révélât sa présence.

Une campagne avec tant d'arbres que le vent du large parvenait à peine à incliner les pommiers!

Le train ralentit sa marche et m'accroche à ses roues. J'aperçois enfin et commence à détailler les voyageurs du compartiment. Des Français perdus dans ces places allemandes trop larges pour leurs gestes un peu japonais quoique oratoires et toujours ramenés au corps. Mes yeux qui dévorent le monde sont si fragiles que la moindre poussière s'y incruste pendant deux jours. Passé Epernay, la Champagne m'envoie deux grains de poussière blanche dans l'œil droit...

... Alors le parc de tante Henriette monte avec tous ses arbres derrière mes larmes... 1918... Les Chelone ne veulent pas fleurir. Elles n'ont jamais voulu fleurir et font le désespoir de tante Henriette. Tante Henriette est une sœur de mon père bâtie à chaux, à sable et surtout à briques, car son visage est de la couleur des vieilles briques cuites au bois de l'ancienne Folie d'Intendant qu'elle habite toute l'année, à Flaissières. Des moustaches avantageuses (en ce temps-là, les femmes, pour imiter sans doute le sexe fort, portaient fréquemment des moustaches et parfois de la barbe), des épaules d'homme, une belle tête longue et coupante qu'elle secoue comme pour un hennissement.

Toute l'année, j'attendais Pâques, j'attendais la Pentecôte, j'attendais les grandes vacances ou, pour mieux dire, je n'envoyais à Aigles et chez mes parents que ma dépouille pour accomplir les rites auxquels un fils et un lycéen sont obligés.

Quand j'arrivais à Flaissières, après quatre mois de ville, au bout d'une heure, dans l'odeur

des thuyas, ma dépouille avait repris son centre et je ne croyais plus à l'existence des pavés où j'avais tant erré, du port d'Aigles plein de bateaux qui ne veulent jamais partir et que les petits remorqueurs rageurs arrachent à coups de câbles; je ne craignais plus les soupiraux fatals de la cuisine qui limitaient leur dégoût aux nourritures et, certains jours frais de vent vif, perdaient même toute haleine dans mon souvenir; je ne craignais plus le froid qui perle aux corridors du lycée remplis d'élèves rangés par le tambour et la voix d'un proviseur, la bouche pleine de petits cailloux comme Démosthène, disant : « Je n'peux pas tolérer, je n'peux pas tolérer », allongeant ses gestes par les basques d'un pardessus fendu, hideux, pareil aux harengs saurs qu'on suspend dans les quartiers ouvriers! Non! Non! Mais j'étais inconsolable avec ma tante de l'absence de sources ou de rivière à Flaissières, absence qui, une heure auparavant, n'existait pas pour moi.

La langue collée aux montants rouillés de la barrière de l'herbage que les veaux avaient léchés, je suivais des yeux ma tante qui, une provision de papier à la main, se hâtait vers ce qu'elle appelait encore la « garde-robe », une cabane couverte de lierre où Roméo et Juliette eussent pu se donner rendez-vous.

Je savais que pendant les longs loisirs que lui laissait sa constipation, elle couvrirait des enveloppes de faire-part (en ce temps-là quelques morts envoyaient encore de ces lettres qui semblaient propager leurs microbes et que les avis des journaux ont remplacés) de calculs et d'avant-projets pour faire monter l'eau à Flais-

sières. Sa bouche murmurait : « J'installe un bélier à la source de Mortemer et l'eau monte. » Nous allions dans le parc choisir l'itinéraire idéal que la rivière devrait suivre. « Mais non, mon enfant ! Autant que possible au point haut, voyons. Elle passe ici, entre les deux gros hêtres, là. C'est tout indiqué. »

Nous n'étions jamais d'accord, car je voulais à toute force entourer d'eau la maison. « Ah non ! Le bureau est déjà assez humide. Il deviendrait inhabitable. — Au château d'Angleville, répétais-je avec obstination, des fenêtres, on se penche sur l'eau qui court, sur les truites qui font des bonds. »

J'étais en une heure redevenu fils de Flaissières sans aucun souvenir de « la boîte », le lycée où un Malherbe de plâtre vieillissait dans la cour, repeint, rebouché de mastic, devenu obèse comme un homme.

... Le voyageur d'en face tape du pied, hausse les épaules, déclare à l'employé que son sac est trop lourd pour être hissé dans le filet. Sa colère nourrit vingt gestes inutiles et coupe mon film.

## II

... Mais, dès que j'ouvre les yeux, la petite douleur stupide me les referme aussitôt et toutes les bulles de mon passé montent, montent... et d'autres encore qui me disent que ce n'est pas vrai, que je viens de mentir, que « ça n'était pas ça du tout », que je viens « d'arranger » Flaissières, ma tante, le lycée, Aigles. Hélas! Ma vie!

Non, ce n'était pas du tout ça. Imaginez plutôt une oscillation perpétuelle, un déchirement, une exaspération de n'être pas où je vis. Voilà le romantisme de ce temps. « Je n'y suis jamais. »

A Aigles, je n'étais qu'une dépouille et beaucoup plus pourtant, puisque j'aimais, mais le parc de Flaissières me manquait. J'étais amoureux de la fille d'un officier de gendarmerie qui habitait en face du lycée...

... Cependant, l'odeur des thuyas, la barrière rouillée que lèchent les veaux, le vent irrésistible, le parc allongé vers l'ouest et tournant le dos à la mer comme un grand corps qui attend l'amour

des nuages, me manquaient sans doute, qui m'eussent donné la force d'aller lui parler. Je n'ai jamais pu sortir de cette incomplétude, jamais, j'y suis encore.

... A quelles profondeurs pourtant sa nuque longue avec des cheveux noirs qui n'étaient pas beaux et qui descendaient tout droit le long de cette blancheur!

Mais, surtout, mon amour avait tant de force que je venais tout entier, comme une mouche happée par la lampe, me pelotonner au bord de ses paupières lorsqu'elle passait sur le trottoir. Même maintenant, lorsque j'y pense, un certain brun diffus, flambant, issu de ses yeux, m'illumine encore.

Mes cahiers se couvraient du chapeau au ruban bicolore, de la nuque éperdument allongée et de la petite coulée de cheveux noirs.

... Une fois pourtant, les digues furent rompues et j'eus le grand bonheur de souffrir. Mon père m'avait conduit avec le cheval Bayard, un cheval plein de fantaisie, plein de folie qui, lorsqu'il apercevait les cinq poiriers géants qui annoncent Flaissières sur la grand'route, avait la prétention de dépasser les autos poussives de ce temps-là. Je serrais sur mon cœur une coupure de journal qui rendait compte de la distribution des prix de la Pension Martin.

Par une sorte d'horreur sacrée de parler à quiconque de ce qui me brûlait, je n'avais demandé à personne le nom de la jeune fille. Je savais, pour l'avoir vue franchir la porte de l'Ecole, qu'elle figurait parmi tous ces noms du journal qui me semblaient tous en fleur malgré

le papier chiffonné et les caractères mal imprimés.

... Et je lui essayais des prénoms et des noms comme une chemise de nuit... C'était un jeu brûlant, épuisant...

Je franchis ainsi le cap et j'arrivai à Flaisières, chose incroyable, avec un amour pour une fille d'Aigles. J'étais plein d'espoir et de douleur, mais cela ne pouvait durer que quinze jours. J'entendrai encore longtemps, cependant, le bourdonnement des mouches qui mouraient aux vitres du salon clos à cause de la chaleur, pendant que mes yeux scrutaient pour la millième fois la coupure du journal.

... J'avais choisi le nom d'Odette Pannetier parce qu'il ressemblait le plus au visage de mon amie...

... J'ai toujours cru que voyager est une façon de rattraper le temps. On ne change pas d'âme, on change de temps. A Commercy, pendant que des femmes sans grâce, offrent leurs madeleines dont la simple idée me dessèche un peu plus la bouche, je retrouve le pain sec dont une punition de ma mère affligea mon palais.

On s'étonnera sans doute que ma mère joue un rôle si effacé dans mes souvenirs. Après avoir accaparé tout le ciel de ma première enfance où son visage mutin et fatigué transparait en filigrane sous mille journées mortes, elle ne joue plus aucun rôle dans mes souvenirs depuis le jour où sa dernière robe que j'aie aimée fut tachée de cidre mousseux.

Mais cette absence est sans inquiétude. Je

sais qu'elle reviendra. Il faut être très jeune ou déjà vieux pour comprendre sa mère... Et puis le flot de recommandations inutiles dont elle m'abreuve depuis des années : (« Fais attention à toi, ne prends pas froid, mets ta gabardine, tes chaussures ne prennent-elles pas l'eau? ») a fini par chloroformer nos rapports déjà amortis par l'habitude...

Il y a dans la gare de Commercy un sable jaune, couleur de bonheur, mais il ne vaut pas le sable des allées de Flaissières.

... Une allée sablée, vierge qu'Albert, le jardinier, vient de ratisser, c'est tout le bonheur terrestre. Mes chaussons entrent un peu dans le sable. Les herbes méchantes qui, toute l'année, luttent avec Albert, le jardinier, — c'est un combat où il a depuis été vaincu à mort — sèchent au soleil. Il est trois heures de l'après-midi. Comme des chandeliers juifs à sept brâches, les espaliers brûlent de guêpes et d'abeilles venues trop tôt. Il n'y a que les quenouilles de Belles de Juillet qui soient déjà mûres. La femme d'Albert, un des tonneaux de la cave au cidre qui marcherait sur deux allumettes, est parvenue à se courber en deux pour cueillir des groseilles et des framboises.

Ma tante, avec cette minutie qui m'agaçait un peu, mais que je chéris maintenant, l'aidait avec un ciseleur à raisin.

Elle était étonnée que je prisse part à la cueillette avec tant d'ardeur.

Tous les matins, en effet, armée de l'immense sécateur accroché à sa ceinture, elle essayait en

vain de me convertir au jardinage. Devant son insuccès, elle prenait à chaque fois une grande colère violette où brinqueballaient les objets qui pendaient à sa ceinture, toujours plus nombreux, comme s'ils marquaient les années. (Lorsqu'elle était morte, un couteau suisse, des ciseaux de relieur, le sécateur, des médailles laïques, une serpette, faisaient le plus bruyant ramage le long de ses grandes jambes.)

... Donc ce jour-là ma tante s'étonnait de mon zèle à cueillir les groseilles. Les canons de la guerre étaient devenus si forts qu'ils ébranlaient le ciel de Flaissières, mais les feuilles ne bougeaient pas... Je m'aperçois que je n'ai encore rien dit de la grande Marie. Il est vrai que c'est de ce jour-là seulement qu'elle entra dans mon souvenir. C'était la servante de tante Henriette.

... Son corsage ouvert à cause de la chaleur, elle grattait un bouton rouge qui la démangeait au bas du cou et, de ses doigts ensanglantés de groseilles, tachait sa peau grasse, épaisse, un peu écœurante... Ce jour devient plus fort que tout dans ma mémoire... Les feuilles trop tôt brûlées par le soleil craquent... Je n'ai plus peur des épines de framboisier. Sur le talus, de l'autre côté de la haie, un ivrogne geint. Je n'ai jamais eu tant de courage et de trouble. Aveuglément j'arrache des fruits que j'écrase dans mes doigts tremblants... Le monde est effrayant. Est-ce à cause de cette guerre, de ces canons lointains? J'ai mal au cœur d'être obligé de guetter la grande Marie à chaque fois qu'elle se baisse.

... D'un côté ce sont des seins fatigués dont le bout que je n'aperçois pas, doit jeter des éclairs

comme le front de Moïse, de l'autre côté des cuisses fortes font un bourrelet sur le bas gris.

Mon cœur s'impatiente et frappe à la porte. Vais-je le laisser entrer? Est-ce bien lui? Comme à chaque fois qu'il bat ainsi, une idée que je n'ai pas formée s'abat sur moi. Je n'en saisis pas la portée. Je la retrouverai le lendemain. Cette fois-ci c'est : « En ce moment on doit aussi cueillir des groseilles de l'autre côté du Rhin. »

Après toute la haine que j'ai entendue, je doute que les fruits soient autorisés à mûrir en Germanie.

Mais l'idée s'envole aussitôt comme un oiseau car la grande Marie vient de se baisser encore. Si j'étais romancier, je vous dirais que c'est de ce jour-là que j'oubiai la fille du gendarme, Odette Pannetier, mais je n'en sais rien et je veux tout dire dans le désordre où tout m'est arrivé.

En somme, je suis né avec mal au cœur et le mal change de place, voilà tout. Les trois soupiraux de la cuisine de l'hôtel ont soufflé aussi sur mon amour. Je garde de cet été-là un immense dégoût traversé de force, de soleil et de honte : la grande Marie était une chienne que tous les valets de ferme couchaient sur les pervenches déflourées du parc. Comment les petits sentiers innocents, comment les feuilles demeurées fraîches à l'ombre, comment la terre ne se révoltait-elle pas en voyant s'ébattre les grosses cuisses de la grande Marie sur les pervenches?

Cela se passait le matin de très bonne heure, avant que tante fût descendue. Je ne comprenais pas encore que les fourrés secrets du parc étaient au contraire ses complices.



ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE  
(EXTRAIT DU CATALOGUE)

**VOYAGEURS EUROPÉENS**

VALÉRY LARBAUD

A. O. Barnabooth, son journal intime  
Les Poésies d'A. O. Barnabooth  
Amants, heureux amants  
Jaune, bleu, blanc

PIERRE MAC-ORLAN

Villes

PAUL MORAND

Tendres stocks  
Ouvert la nuit  
Fermé la nuit

**ALLEMAGNE**

RENÉ TRINTZIUS : Deutschland

**ESPAGNE**

AUGUSTE BRÉAL : Cheminements  
MARCEL BRION : Le caprice espagnol

**ITALIE**

MAURICE BEDEL : Fascisme an VII

**NORVÈGE**

MAURICE BEDEL : Jérôme 60° latitude nord

**ROUMANIE**

PANAÏT ISTRATI : La famille Perlmutter  
Mes Départs

**RUSSIE**

ANDRÉ BEUCLER : Paysages et villes russes  
LUC DURTAÏN : L'autre Europe  
ANDRÉE VIOLLIS : Seule en Russie  
ÉMILE ZAVIE : La maison des trois fiancées

**SUÈDE**

ANDRÉ MALVIL : Septentrion